



doi.org/10.3917/clara.005.0188

1

Lucien Kroll

Lucas Brusco & Martial Résibois – Février 2014

« L'habitation est une action, non un objet. »

La participation est une approche qui ne semble pas toucher beaucoup d'architectes car cette démarche est souvent considérée comme marginale et reste marginalisée. Lucien Kroll crée son atelier d'architecture et d'urbanisme en 1951, en étroite collaboration avec son épouse, Simone Kroll. Il demeure aujourd'hui à Auderghem dans une habitation qu'il a conçue entre 1961 et 1964. Même son lieu d'habitation en dit long sur ses démarches en architecture : il voulait « expérimenter une construction collective d'un groupement aléatoire ». Dans la plupart de ses projets, il développe le concept de « vicinitude », un mot qu'il a lui-même inventé et auquel il oppose la notion de solitude. La vicinitude, c'est « une copropriété aimable de voisins ».

Commençons cette conversation en parlant de vos débuts.

Je suis né à Bruxelles en 1927 d'un père ingénieur, fils du créateur de l'industrie du Sud-Luxembourg, devenu très riche puis subitement très pauvre, et d'une mère infirmière en Suisse.

Après des études classiques, j'ai hésité entre la médecine et l'architecture. Mais, par hasard, un voisin m'a un jour parlé de Henry van de Velde et de son lumineux *devoir de beauté* : j'ai alors choisi l'architecture, mais lorsque j'ai réussi à accéder à son école, il l'avait déjà quittée. Je l'ai pourtant rencontré en 1958. Je faisais alors partie d'une délégation qui allait lui proposer d'être le Président d'honneur d'une association – le « Club d'esthétique industrielle » – qui n'a pas vécu. Il nous a reçus chez lui, réfugié à Oberägeri en Suisse, nous cinq, sur sa prairie en pente. C'était déjà une leçon d'urbanisme spontané : il était en haut et nous, en petit cercle, en bas, comme à Hyde Park Corner où la forme urbaine se créait selon l'acoustique.

Nous nous sommes présentés mais, quand mon tour est venu, je n'ai pas parlé de moi mais de lui. Je lui ai dit que son *devoir de beauté* devenait actuellement un *devoir de participation des habitants*. Il m'a regardé curieusement puis a

commencé à discourir. Quelques jours plus tard, j'ai reçu une longue lettre : ma remarque était tellement actuelle, écrivait-il, qu'il fallait se dépêcher d'organiser et de financer un grand colloque pour la répandre. Il est mort quelques mois plus tard : j'étais bien incapable d'agir.

Après une brève association avec un copain trop différent mais très doué, un moine de l'abbaye de Maredsous qui avait fait ses études à La Cambre, Thomas Desclée, m'a proposé de travailler pour son abbaye. Je n'avais pas d'expérience religieuse mais j'ai beaucoup apprécié l'humanisme de cette communauté et aussi la commande de la transformation d'une étable de 60 vaches en ateliers d'artisanat. J'ai pu questionner tous les concernés : voilà une participation naturelle. Simone et moi, nous nous sommes mariés : elle a quitté son Lyon natal et son beau métier de potière célèbre. Elle m'a beaucoup aidé à participer aux projets, elle discutait avec les familles... Elle proposait des jardins naturels où elle était instinctivement experte, elle montrait sa science des plantes qu'elle connaissait par leurs prénoms et elle cuisinait des repas savant. À Lyon, elle était proche de Paul Bocuse...

Puis sont arrivées quelques commandes de maisons, de villas, de chapelles et d'églises : particulièrement à Biesmerée un village de la province de Namur où il fallait *rétrécir* une église devenue trop grande pour le village... Nous avons proposé, Simone et moi, d'expliquer au fur et à mesure les significations des gestes de l'architecture. Nous dormions chez le menuisier. Elle a mis les enfants à travailler au choix de verres colorés pour des fenêtres nouvelles, etc. Nous faisons partie de la procession traditionnelle et du cortège rappelant la bataille de Waterloo.

Plus tard, l'abbaye m'a envoyé au Rwanda, pour aider deux moines logés dans un petit domaine à construire des chambres pour recevoir des visiteurs. J'ai beaucoup appris sur les mentalités africaines et sur leurs échanges. Puis, Jef van Bilsen, un fonctionnaire belge génial, cherchait un architecte qui comprenait le *local* et, voyant mon travail, il m'a confié les *cadeaux* que le Roi Baudouin avait offerts au tout nouveau président Kayibanda Grégoire. C'était un ministère à Kigali et son *palais* : il l'a choisi sur une colline voisine, Kimihurura. J'ai pu discuter avec lui à l'aise. Il n'était pas bavard. Il voulait sept étages et m'a demandé de lui dessiner *son pays* : l'urbanisme local.

Il m'a demandé où étaient sa salle à manger et sa cuisine pour recevoir les écoles qui venaient le voir de très loin. Je les ai vite ajoutées, mais le fonctionnaire belge m'a demandé si j'avais des ciseaux... « Tu coupes ça et tu le jettes... »

J'ai proposé au Président de respecter le paysage traditionnel de son pays et d'éviter par exemple les routes dessinées brutalement, toutes droites sur des cartes, mais de suivre les traces que les piétons laissent en créant le chemin et de les officialiser simplement pour garder la géométrie naturelle et laisser naître des logements ou des ateliers librement. Seulement avec quelques conseils.

Sept étages différents contenaient mon programme imposé. La toiture a reçu une couverture de tôles ondulées comme la hutte voisine et les abords sont jardinés pour montrer les différentes cultures industrielles rwandaises, puis petit à petit, les cultures traditionnelles des voisins. J'ai pourtant craint de les maintenir ainsi dans leur passé, même s'ils l'estimaient beaucoup et, pour laisser un symbole de géométrie occidentale, j'ai fait planter un piquet auquel on a attaché un câble

de 150 mètres : à l'autre bout, un bulldozer traçait une route symbolique de 300 mètres de diamètre : significative de géométrie européenne. Elle est devenue éternelle. J'ai appris par après que les Belges locaux s'étaient révoltés contre mes dessins. Le Service des Collectivités Locales, s'en est mêlé et a simplement décapité la toiture pour la remplacer par une lourde dalle de béton avec ses relevés. Puis, discrètement, c'est tout le bâtiment qui a été rasé. Kayibanda avait déjà été assassiné. Le quartier a ressemblé de plus en plus à une banlieue bourgeoise bruxelloise.

Comment avez-vous commencé le projet pour l'UCL et la démarche de la participation des *usagers-étudiants* ?

La révolte de 1968 a éclaté partout et particulièrement chez les étudiants en médecine de l'Université Catholique de Louvain, à laquelle ils reprochaient son autorité vieillotte. Leur attitude était souvent masquée par l'action plus bruyante et un peu folklorique des étudiants flamands qui voulaient *bouter les Wallons dehors*. À bon droit, cela a créé Louvain-la-Neuve.

J'étais très d'accord avec les mouvements étudiants et leurs revendications, mais je les admirais de loin. De leur côté, les étudiants-médecins avaient fondé leur syndicat la Mémé, la Maison Médicale. Elle était aidée par un jésuite génial, le Père Lemaire, d'une bonté active merveilleuse.

En 1968, je me suis contenté de passer mes nuits à La Cambre, mon ancienne école, pour aider quelques étudiants à éviter de perdre une année – ils manifestaient le jour et travaillaient la nuit. Je leur parlais surtout de *participation des usagers*. Ils ont tous réussi.

Les étudiants-médecins de l'UCL montraient l'urgence de participer à définir leur futur quartier : ils exigeaient un *siège muet* au Conseil d'Administration. Ils se sont fait jeter, mais ils ont continué à manifester.

Michael Balint, le psychologue médical bien connu en Angleterre, devait avoir incité ces étudiants à s'inquiéter surtout de d'accueil des futurs bâtiments par rapport aux soins et aux relations avec les patients. Ils avaient bien perçu la *politique dans l'architecture* et ne voulaient pas de cette admiration *abstraite* pour le Bauhaus vieilli.

Car les architectes *modernistes* officiels ne comprenaient jamais le rapport existant entre les formes de l'architecture, la politique de leur profession et les expressions de leur autorité. Ceci est bien illustré par l'aventure du grand architecte Ludwig Mies van der Rohe, qui avait innocemment demandé au ministre nazi Baldur von Schirach d'être nommé *Maître-Architecte* du Troisième Reich : ce [mélange entre politique nazie et architecture] ne l'a pas du tout gêné car, pour lui, il n'y avait aucun rapport. Albert Speer fut nommé et Mies, furieux, a gagné l'Amérique...

L'Université Catholique de Louvain avait chargé Henri Montois, un bon architecte *fonctionnel*, de construire le gros Hôpital Saint-Luc à Woluwe Saint-Lambert, une commune de Bruxelles située vers Louvain. Il avait aussi tracé le schéma urbain de la future « Zone Sociale » en groupant ce qui n'était ni médical, ni pédagogique. Les membres de la Mémé refusaient cette architecture officielle et, après des discussions de sourds, l'Administrateur Général, qui n'a jamais

compris leur revendication, excédé, a violemment rompu les contacts. [Les étudiants] cherchaient une architecture signifiante : ils ont questionné des architectes qui ne comprenaient rien à la question. Par hasard, ils sont tombés sur mes étudiants de La Cambre qui leur ont raconté ma recherche de *participation* : ils m'ont aussitôt adopté et ont proposé à l'Administrateur de me confier toute la « Zone Sociale ». Celui-ci était délivré d'une méchante situation. Comme j'avais construit des églises et des monastères, il m'a cru de son côté... Il y a vu la fin des manifestations et enfin heureux, il m'a confié cette magnifique mission.

Aussitôt, j'ai été voir ces étudiants et nous ne nous sommes plus quittés pendant deux années lumineuses... Presque toutes les semaines, il y avait une petite ou une grande réunion de discussions et de traductions en architecture. Et surtout il fallait nous organiser d'une toute autre manière afin de travailler pour utiliser ces informations-là. Nous avons dû inventer une sorte d'exercice qui assure ce mélange inédit d'intentions et d'opérateurs.

Il fallait confisquer à l'architecte son pouvoir narcissique et l'engager dans une compréhension commune des vrais besoins du programme et de l'avis des étudiants. Devant cette nécessité un peu effrayante, j'ai d'abord rassemblé des amis et des connaissances qui pouvaient nous *aider* à comprendre notre nouveau rôle : Claire Vandercam, pédagogue dont j'avais appris ce qu'était une école psychologiquement adulte (selon les théories du psychologue Carl Rogers), les philosophes français, etc.

Il fallait aussi concrétiser : j'ai été obligé d'inventer une manière d'installer des bâtiments de fonctions diverses sur le lieu encore irréal. Nous étions cinq ou six. Nous avons construit une grande maquette du terrain, en connaissant le voisinage. Nous avons disposé les différents sous-ensembles, en évitant de garder une hiérarchie automatique. Chaque *associé* avait reçu un élément à construire : il l'étudiait puis, à son tour, il essayait de placer sur notre terrain un bloc de plastique mou, avec sa couleur, à un endroit dont il expliquait les besoins et les contacts, puis un second travailleur faisait pareil avec un autre élément et ses besoins de communication, puis un troisième, etc.

Puis la gare du Métro Alma a été déviée pour s'ouvrir en plein centre de la zone « étudiants ». C'était génial, cela changeait sans arrêt.

Le résultat : un petit ensemble contenait la Maison Médicale : la Mémé, un autre l'Administration : « La Mairie », puis le Restaurant et le Centre œcuménique, etc. Un sous-groupe endossait le rôle de l'urbaniste : comment implanter, circuler, lier, etc. Mais chacun s'accrochait vite à son *morceau*. On a alors redistribué les rôles. C'était confus, mais au fur et à mesure des réunions, cela se charpentait. Je n'étais pas le chef, mais je coordonnais : contacts, circulations, formes, trajets, etc. C'était, un peu comme des urbanisations traditionnelles, lentes. Un grand désordre, mais des liens entre les programmes différents apparaissaient. Cela a produit une forme encore en liaison qui s'est installée et a évolué.

Nous avons essayé de décrire notre processus, mais... le comprenions-nous, nous-mêmes ? J'en ai rédigé un rapport intitulé « The Soft Zone ». Il n'a été publié que par l'AA School à Londres, qui m'avait invité à en donner une conférence-critique. Le texte développait tous ses détails et était aidé par Peter Blundell-Jones,

un grand critique. Il me l'a traduite, organisée et publiée dans la revue *AA School Quarterly*.¹

Comment se sont déroulé le chantier et la vie de ce projet ?

Les études se matérialisaient lentement : le premier bâtiment abritait les lieux de la Mémé. Il a été étudié lentement en prototype. C'était un chantier joyeux, de technique facile. Nous avons essayé de rendre les étages de logements aussi transformables que possible avec des cloisons mobiles : elles obéissaient à une trame S.A.R. mise au point par Nikolaas John Habraken qui déterminait également les fenêtres modulées.²

On a ri de moi : « Elles n'ont jamais bougé... » m'a-t-on dit. Oui, mais simplement parce qu'on l'avait interdit. On oublie aussi qu'un étudiant marocain avait transformé une partie du dernier étage en restaurant confortable de 36 couverts. Une fois diplômé, il a tout remis en place.

Nous avons organisé des fêtes sur le chantier, au soleil : les voisins de la cité-jardin du Kapelleveld sont venus avec leurs boutures. Ils se sont mêlés à nous et à nos ouvriers et aussi à Louis Leroy, le jardinier sauvage, frison, qui montrait comment planter naturellement. J'ai demandé alors aux maçons de faire des chefs-d'œuvre, librement. Ainsi le maçon Fons a réalisé les sculptures qui représentent sa femme et lui.

Le premier chantier avait été mis en adjudication ; il était naturellement dans les prix car l'entreprise ne faisait pas partie d'un *consortium d'entrepreneurs* qui filtrait les candidats. Elle voulait y entrer, on était donc dans le budget. Pour toutes les phases suivantes, j'ai appliqué un même système simple : une extension de marché sur base des prix unitaires. Je choisissais facilement un entrepreneur innocent hors *consortium*. Ainsi, nous étions toujours dans le budget.

Cela a déplu au *consortium*. Ils m'ont diffamé auprès de l'Administrateur qui, ne sachant pas lire un plan, et voyant le *désordre* de mes bâtiments, les a pris en haine malade, et, excédé, il a simplement décidé de casser mon contrat, au milieu de ma mission, sans motif et avec l'aide de l'Ordre National des Architectes... Ruine, crise cardiaque, désespoir, etc.

Mais miraculeusement, la France et les Pays-Bas, qui m'avaient envoyé des *charters d'architectes* pour admirer ce qu'on disait partout – sauf en Belgique – d'une participation réussie ! Deux pays amis m'ont convié chez eux, tour à tour, à travailler à de nombreuses opérations toujours importantes et significatives.

L'Administrateur a choisi ses architectes *sérieux* pour la suite confisquée. Il a laissé nos bâtiments exactement sans aucun entretien pendant quarante ans. Des architectes *nouveaux* s'en sont révoltés et ont proposé de classer l'ensemble par la Commission Royale des Monuments et des Site. Le site est classé, sans doute pour l'éternité.

1 Lucien Kroll, « The Soft Zone, La Mémé », in *AA Quarterly*, vol. 7, n. 4, Londres, 1975 (traduit par Stevan Brown).

2 Le Stichting Architecten Research est un fonds de recherche hollandais sur la standardisation des superstructures, permettant l'évolution par extension ou remplacement d'éléments industriels. Cela dans le but de faciliter la diversité des habitations en série.



2-3



4-5

1 (p.188) Portrait de Lucien Kroll - Photo maurizio Cohen 2-3 La Maison Médicale, Faculté de médecine de l'UCL, Woluwe-Saint-Lambert, 1971 et le tunnel du métro de la Station Alma - Photo Maurizio Cohen 4-5 La Mairie, Faculté de médecine de l'UCL, Woluwe-Saint-Lambert, 1971 - Façade - Photo Maurizio Cohen



6

6 Le Centre œcuménique, Faculté de médecine de l'UCL, Woluwe-Saint-Lambert, 1971 - Photo Maurizio Cohen



7-8



7 Le restaurant universitaire, Faculté de médecine de l'UCL, Woluwe-Saint-Lambert, 1971 - Photo Maurizio Cohen 8 Le Centre œcuménique, Faculté de médecine de l'UCL, Woluwe-Saint-Lambert, 1971, Statues du maçon Fons et de sa femme - Photo Maurizio Cohen

La question de la participation est donc au cœur de toutes vos démarches ?

Dans la pratique de *l'architecture participative*, nous étions parmi les rares architectes à demander au *client-usager* de travailler avec nous à son affaire. Cela produit une architecture qui « parle le langage de l'habitant », mêlé au nôtre. Nous rejetions les styles trop personnels et formalistes pour atteindre une certaine complexité accessible, banale et naturelle : nous l'avons retrouvée surtout dans les textes magnifiques du philosophe français Henri Lefèbvre, mais nous n'avons lu que bien plus tard son ouvrage « Le Droit à la Ville » et ses complexes vivants qui nous ont tranquilisés. Il visait merveilleusement l'attitude de tous les intervenants à la construction de logements groupés, pour différencier au mieux les habitants futurs.

« Déclarer que la ville se définit comme réseau de circulation et de communication, comme centre d'informations et de décisions, c'est une idéologie absolue ! Elle conduit à l'urbanisme de tuyaux, de voirie et de comptages ; qu'on prétend imposer au nom de la science et de sa 'rigueur' ». ³

Et encore : « ...le droit à la ville se manifeste comme forme supérieure des droits : droit à la liberté, à l'individualisation dans la socialisation, à l'habitat et à l'habiter. Le droit à l'œuvre (à l'activité participante) et le droit à l'appropriation (bien distinct du droit à la propriété) s'impliquent dans le droit à la ville ». ⁴

Nos tentatives d'écologiser l'architecture étaient forcément aventureuses. Il y avait dans nos pays quelques essais dispersés, certains très accomplis. Plus récemment, encore timidement, des groupes se sont décidés à en concevoir-construire d'après leurs diversités et suivant l'écologie de la construction. À la fois à propos des modes de vie semi-communautaires et des règles de consommation saine, de la santé, des matériaux, de l'énergie, de la transformabilité, etc. C'est une grande ambition à inventer, mais quels en sont les moyens ? Assez ingrats...

À l'évidence, le rôle de l'architecte devra évoluer vers la participation globale. À grande échelle, ce sera plus complexe : de leur côté, les habitants en sont encore totalement absents et les *rationnels* resteront sourds. Il faut accepter une complexité basique transformable, vivante, et inventer une méthode sociale de prises de décisions ? De son côté, la rationalisation-préfabrication industrielle reste l'ennemie : on travaillera à une autre échelle et on recherchera tous les moyens de montrer la non-répétition et un certain désordre visuel. L'organisation des prises de décisions doit être repensée et reconstruite à chaque cas. C'est encore un *blanc sur la carte*.

Pensez-vous que La Cambre vous a apporté, quelque part, l'apprentissage du processus de participation ?

La Cambre était une bonne école. Ça fait un demi-siècle que je n'ai pas été là-bas, donc je suppose qu'elle a un peu changé. À l'époque, c'était encore un peu Henry van de Velde qui suintait des murs, même s'il s'était déjà réfugié en Suisse – dégoûté de la médiocrité belge, comme il disait. Et j'avais été à cette école-là parce que j'avais entendu parler de van de Velde, mais je n'avais rien lu, ni vu, pas

³ Henri Lefèbvre, *Le droit à la ville*, Éditions Anthropos, Coll. Points, Paris, 1968, p. 51.

⁴ Idem, p. 140.

de quoi stocker dans un terreau fertile. Mais ça m'intéressait parce que ça avait l'air d'être humain, les autres étaient des fabriques. Quand j'y ai été, il n'y était plus. Ça restait une sorte de souvenir actif d'une période tellement lointaine de nous. On ne parlait pas de participation. Peut-être qu'on en faisait sans le dire, mais c'était le Mouvement Moderne, l'héroïsme qu'il fallait endosser. Il y avait des gens remarquables, il y avait aussi des mauvais professeurs, mais ça il en faut, sans quoi les bons ne ressembleraient pas à des bons. C'était beaucoup plus flou à l'époque. Faire de l'architecture sans faire de participation maintenant, c'est partir avec un handicap, vous vous occupez de la moitié du projet, l'autre moitié importante vous échappe et c'est pourtant celle-là qui conditionne celle-ci. On vous apprend à faire, pour quoi ? Pour qui ? Comment ? On ne se pose pas la question, je crois. On ne se la posait pas à notre époque parce qu'on avait quelque chose d'autre à conquérir. On avait une dignité du métier, comme disait Jean De Ligne. Et puis j'ai quitté l'école, une bonne fois pour toute.

Que pensez-vous du processus de participation en Belgique aujourd'hui ? Et de l'institutionnalisation de ce processus à travers les Contrats de quartiers à Bruxelles ?

Ces deux mots ne vont pas ensemble : si c'est une institution, ce n'est plus participatif. J'en connais moins que vous probablement sur la participation à Bruxelles, mais je crois savoir qu'il y en a. J'ai vaguement entendu des bruits peu structurés, donc je ne sais pas bien. J'ai le sentiment qu'on laisse faire quelques bonnes volontés un peu naïves, chez des habitants, chez des architectes. « Et puis qu'ils nous foutent la paix, nous avons nos habitudes et les bureaux d'études et l'administration s'occupent du bien-être des gens de façon parfaite ». Alors on vous laisse jouer... Est-ce que c'est ça, la participation ?

Il n'y a donc pas du tout de participation possible en Belgique, selon vous ?

Il y a des gens qui s'en sont occupé. Maurice Culot avait beaucoup fait dans ce sens-là. Ça ne s'appelait peut être pas de cette façon-là, mais c'était pour les quartiers, avec des discussions plus politiques que pratiques. C'est un type héroïque, à l'époque il s'est fait casser la gueule sur des chantiers. On ne s'entendait pas alors, mais on s'entend depuis. C'est quelqu'un qui dérangeait, mais qui en même temps avait un sens des relations publiques, avec les ministères, les politiques... Donc il aboutissait à certains résultats.

Vous suivez encore certains de vos projets, actuellement ?

Peu, on termine. D'ailleurs, la gare de métro Alma doit être remise aux normes et j'ai été très touché, trente-cinq ans après [sa construction] qu'ils m'aient demandé d'y faire les réparations. On avait une équipe d'ingénieurs, sans architecte sauf moi. Absolument remarquables, tendres. J'ai dit qu'une gare, ce n'était pas un instrument, c'était un milieu, et ils m'ont dit : « Oui, bien sûr ».⁵

⁵ La gare de Metro Alma est en cours de rénovation depuis juin 2017 avec des interventions de mise aux normes pour les personnes à mobilité réduite.

La politique qu'ils avaient en matière artistique était équivalente à la carte postale de vacances sur le bureau : on invite un artiste à accrocher quelque chose, quelque part. Mais [une station de métro] c'est une caisse qui fait cent mètres, avec la hauteur qu'il faut, des diverticules qui n'ont aucune personnalité ; ce sont des tuyaux où on se précipite pour entrer et sortir. Le voyageur, c'est la matière payante, il a droit à tous les égards d'un ingénieur, qui sont irréprochables, c'est vrai, mais ces stations sont des caisses, avec des œuvres dedans... C'est une bonne politique, avec des artistes belges, il y en a quelques-uns qui sont tout à fait remarquables. Mais ici, l'œuvre, c'était l'architecture et c'est ce qu'ils demandaient. Les cent mètres qu'il faut, on les a. La hauteur aussi, mais comme c'est encastré dans le quartier, nous étions les seuls à pouvoir le faire. Donc on a dû me choisir... Mais ils ont voulu me choisir.

Nous avons commencé par faire un mur en briques. Comme c'était à l'ouest, nous avons mis un parapluie transparent. On l'a mis droit, et puis j'ai commencé à faire de la vague, horizontalement et verticalement. Et quand ça suffisait avec les briques, j'ai continué avec des palplanches. J'ai imposé un profil précis, mais malheureusement il n'existait plus, donc on en a mis de nouveaux. Je voulais qu'ils soient vieux, alors nous les avons fait rouiller pour qu'ils soient vieux et on a chromé le tout, avec les pores de l'acier qui étaient rongés. Puis on a continué avec de l'afzelia en poteaux et on est arrivé au bout. De l'autre côté, nous avons fait une limite affirmée pour éviter que les gens ne se trompent, la nuit surtout. Mais ce n'est pas une fortification, on peut sauter au-dessus.

Nous avons fiché du verre dans le sol, 10 cm d'encastrement dans une pièce – il tient tout seul avec des barres pour laisser un joint ouvert. Ma femme a peint des fleurs, des légumes sur tous les vitres. L'idée était qu'on s'excuse devant la personne qui veut passer parce qu'on l'empêche justement de passer. Ça dédramatise les choses, ça n'est pas du barbelé. Et ça a très bien fonctionné. J'insiste sur le mot *légume*, ce sont des présences. Ma femme a fait tous les verres peints à Lodelinesart, chez Glaverbel, c'était la dernière cuite après ils sont tombés en faillite. Il y a le café de la gare, qu'on avait dessiné et qui était intéressant, où il y a des éléments vitrés de 3,5 x 3,5 mètres. Ce sont des chefs-d'œuvre.

Il faut dédramatiser les choses. Nous avons construit un plafond entièrement modulé qui était une interprétation sentimentale de toute la statique du projet. On a semé une série de colonnes apparemment en désordre, on les a coffrées dans des caoutchoucs qu'on avait imprimés sur des écorces d'arbre, ce qui a donné un poteau avec une écorce. Le plafond est peint, divisé en triangles, pour que le coffrage soit facile. Un coffrage rond, ça devient dur et coûteux, mais en triangles, ça va. Ils ont réalisé un sol artificiel, mis des poteaux au sommet des colonnes et on a tout divisé en triangles pour en faire une surface continue. Puis on a divisé en taches rondes à travers ces triangles-là, avec des couleurs différentes. Pour moi ça c'est une gare. Il y a aussi un train qui passe !

J'ai voulu montrer, avec une maquette qui existe toujours, à quoi ça ressemblait à l'administration, la STIB. Alors j'ai expliqué tout ça et j'ai fini en disant à l'ingénieur en chef : « Et pour les voies, je vous laisse libre ». Ils étaient très contents.



9-10

9 La Station Alma, 1982 et La Mairie, Faculté de médecine de l'UCL, Woluwe-Saint-Lambert, 1971 - Photo Maurizio Cohen 10 La station Alma, 1982, Woluwe-Saint-Lambert - Photo Maurizio Cohen

Revenons à la question de la participation. Pouvez-vous nous parler de vos principes ?

Je crois qu'il y a un devoir, celui de ne pas faire deux logements les mêmes. Jamais. Alors, il faut demander aux habitants, aller vers les habitants et leur demander de l'aide. Laissez-moi vous raconter une expérience à Bordeaux, où nous devions réaliser une centaine de logements. J'ai demandé à rencontrer des habitants en liste d'attente, mais ce n'était pas possible. Il y avait une petite cité pas loin, où les gens ressemblent à des habitants, ils sont sincères et au courant du paysage, de l'endroit. On a déposé un courrier dans leurs boîtes à lettres : « Un architecte belge souhaite rencontrer des gens locaux pour un projet en route ; est-ce que vous pourriez venir tel jour à telle heure ».

Ils sont venus très timides en disant : « On ne veut pas bouger. On est très bien chez nous ». « Mais non, je suis ici pour vous demander, je ne suis pas Français, je ne suis pas du Sud, ni du Sud-Ouest et je ne suis pas de Bordeaux. Je ne sais pas quoi faire, expliquez-moi comment vous vivez, alors je saurai faire quelque chose ». Ils ont commencé à bavarder, et moi, j'ai fermé ma gueule, c'est tout. Entre eux, ils se sont définis, c'était miraculeux. J'étais absent, je ne notais rien... Mais j'écoutais. Il n'y a rien de précis, je ne peux pas dire : « On m'a appris ceci ou ça ». Mais j'ai vécu dans un milieu avec les habitants, dans une salle qui représentait presque une habitation puisqu'ils y étaient. Et quelqu'un disait : « La fenêtre de ma salle de bain, comment ça ? Je n'ai pas de fenêtre dans ma salle de bain... » On avait oublié la sienne, ça faisait 15 ans qu'il était là-dedans et il n'en savait rien... Quelqu'un a dit : « Quand je dois téléphoner et que je ne veux pas qu'on m'entende, je m'enferme dans la garde-robe ». Et c'est mieux que de savoir à combien de décibels résistent les murs... Un autre a dit : « Je suis amateur de vin de Bordeaux, mais je ne sais pas où mettre les bouteilles ». Donc il faut une cave, quelque chose. C'est plus important que de savoir le degré thermique... Un autre était fatigué, il est parti. Mais une heure après, il est revenu en disant : « Je ne sais pas dormir, j'ai oublié de parler des couleurs ! »

Il faut aller les chercher, les habitants ?

Oui ! Mais une fois qu'ils vous connaissent et que vous ne leurs faites pas de cadeaux, mais au contraire que vous leur demandez un service, alors ils sont là et ils répondent. Mais si vous venez en sachant l'architecture et que vous commencez à expliquer comment on fait, alors ils écoutent gentiment parce qu'ils sont polis et puis, ils partent. Ils ne font rien, ils ne répondent pas. Et on a fait 165 logements tous différents.

Comment s'est déroulé le projet de cet ensemble à Auderghem où vous habitez et travaillez depuis 40 ans ?

Une amie qui avait reçu un terrain de son père et qui voulait se construire une maison là, au-dessus, m'a demandé de faire les plans. Elle voulait revendre le reste en terrain à bâtir pour se payer ses briques. Alors je lui ai montré ce que l'on pouvait faire à côté de ce projet et je lui dis qu'on pouvait peut-être imaginer des gens intéressés de courir l'aventure avec nous. Et de proches en proches, un frère (qui n'a jamais habité ici parce qu'il a été nommé ailleurs), un cousin aussi,

un ami, un associé, différentes personnes et puis des inconnus. On a rassemblé tout le monde et j'ai demandé à chacun ce qu'il voulait.

Mais il y avait un style précis, le mien. À cette époque, je ne pouvais pas faire autrement. Maintenant, c'est différent. Mais donc à la mesure de chacun, d'après ses finances, son état, sa famille, etc. Je n'ai pas pris d'entrepreneur général, ni de chef de chantier, pas de directeur d'opérations, simplement, tout par corps de travail séparés, j'ai trifouillé, j'ai marchandé des sanitaires, et tout ça est resté 5% en dessous de ce qu'on avait prévu, et c'est fait, c'est simple.

Mais l'architecte a-t-il un rôle dans l'appropriation des espaces pour la seconde génération ? Comment peut-on gérer le changement de la première génération qui avait participé au processus de création, à la deuxième génération qui doit s'approprier le lieu, les appartements ?

La question est un peu abstraite, mais c'est encore une bonne question. Ça prouve que vous êtes dans le mouvement, vous avez déjà mis un pied dedans donc vous voyez un peu au-delà. Il n'y a qu'une réponse absurde : toutes les vieilles villes. Ce sont des bâtiments qui existent, et qui sont réappropriés par des gens nouveaux. Et la copropriété dans laquelle nous sommes, c'est pareil. Mais ici j'ai une réponse différente. Ce bâtiment a 40 ans maintenant, et petit à petit, les gens ont quitté et ont revendu. Et les nouveaux n'ont participé à rien, on a eu une dame qui a acheté la partie de mon amie et qui a décidé de casser la copropriété. Vous imaginez l'atmosphère que ça suscite déjà, et le reste flotte, ce sont des gens que je ne connais plus. Elle a réussi à avoir un procès à la justice de paix, ici à Auderghem, et je n'en savais rien donc je n'y ai pas assisté. Elle a eu raison, on a eu tort. Ils ont expliqué que comme il y avait un chauffage commun, un téléphone commun entre trois copains, et une antenne de télévision mais que le chauffage seul restait, c'était une communauté de moyens, et pas une communauté de... je ne sais pas comment on peut dire, mais pas une communauté. Donc on pouvait casser ça en morceaux. J'ai exigé qu'on passe en appel, ça coûtait cher, mais on a eu raison. J'ai expliqué ce que c'était. Je suis le seul à avoir assisté au procès, et on a eu de la chance (on a eu deux dames comme juges). Je n'ai rien dit, j'étais toléré, j'étais assis dans le public, mais mon avocat a bien expliqué les choses, comment nous avons mis ça au point et heureusement, l'avocat adverse avait envoyé un stagiaire maladroit...

C'est une question grave. Un autre exemple : on a construit un projet de 140 logements HLM, en accession à la propriété ou en location à Cergy-Pontoise. Ça fait tout de suite deux publics différents, qui ne se rencontrent pas. Nous avons travaillé deux ans avec les futurs habitants dans la première phase, qui faisait une quarantaine de logements. On a organisé cinquante réunions, en allant de Bruxelles à Paris pour arriver vers les six heures du soir, discuter avec les habitants et rentrer à trois heures du matin... cinquante fois !

Et je suis naïf, mais je n'avais jamais imaginé ça. J'ai ensuite reçu un monsieur du Ministère de la Culture qui m'a proposé « une prime pour payer vos déplacements ». Je n'ai rien demandé.

Et puis on a construit et ils ont habité. Avec Patrick Bouchain, nous sommes retournés ensemble voir ce qu'il restait il y a quelques mois. C'était quarante ans

après et il y avait encore trois habitants qu'on avait connus. Les autres se sont rétrécis, ils ne communiquent plus. Les trois communiquent toujours entre eux, à trois ils font l'association du quartier, mais ils vont finir par abandonner aussi, c'est forcé, c'est provisoire, tout est provisoire. Et ils ont changé les choses, en nous montrant ce qui est démoli, ce qu'ils ont refait comme annexes, etc.

C'est un travail sans fin qu'il faut alimenter régulièrement ?

Oui, mais il doit s'alimenter tout seul ; nous, on doit le quitter.

Nous avons eu écho d'une exposition sur votre travail, qui a pris place au Lieu Unique à Nantes, mise en place par Patrick Bouchain.

Le 24 septembre 2013, il y avait 1 100 personnes dans le Lieu Unique. Et il est trop petit pour les contenir. Au total, il y a eu 25 054 visiteurs. Et sur les 1 100 de l'inauguration, les seuls Belges étaient les gens de mon atelier et moi. C'est tout. S'il y en avait eu un autre, je l'aurais su.

En parlant du Lieu Unique, Patrick Bouchain a mis en place le Mur du Siècle, où pendant l'inauguration, les habitants ont été invités à venir avec une boîte, et à mettre plusieurs objets de leur époque, et dans un siècle, le tout sera ré-ouvert. Le clin d'œil fait à l'appropriation est intéressant...

Oui, ça marche bien. Mais tout marche à Nantes, l'éléphant aussi !⁶

L'éléphant, oui, mais c'est quand-même un gros investissement de la part de la ville. Qu'en pensez-vous ?

Moi je ne dirais pas ça, parce que c'est vraiment extraordinaire : l'éléphant, l'action, la ruine des usines d'armateur, le port qui ne sert plus à rien... que s'il n'y avait rien, qu'est-ce qu'il y aurait ? Et le budget que ça coûte, vous l'économisez en social. C'est une vision à plus grande échelle qu'il faut avoir. Évidemment, on ne peut pas dépenser les subventions destinées aux pauvres. Mais s'il y a moins de pauvres à cause de ça, alors... Ce n'est pas n'importe quelle ville. C'est une ville extraordinaire. Je me suis souvent promené là-bas. La part de budget communal pour les parcs et jardins y est la plus forte de France. Il y en a beaucoup et ils fonctionnent. Ils ont, je crois, la collection de camélias la plus grande d'Europe.

Patrick Bouchain a continué à travailler avec les artisans à l'origine de l'éléphant. Dans le Pas-de-Calais en France, il a rénové un ancien abattoir en lieu de vie, et la majeure partie de la décoration a été faite par De la Rosière et ses collaborateurs. Dans ce projet-ci, on retrouve aussi un clin d'œil à la participation : la cabane de chantier était ouverte au public et les habitants ont pu intervenir dans la décoration des différentes salles, voire même des façades. Il avait aussi manigancé quelque chose de génial : une aile du bâtiment servait encore pour l'administration alors que le reste était en transformation. Il a collé

6 L'éléphant est une des Machines de l'Île de Nantes, un espace d'exposition et d'animation réalisé en 2007. Créé par la compagnie de théâtre de rue « La Machine », il est articulé et fabriqué en bois et métal et sert à transporter des visiteurs sur le site.

la cabane de chantier contre le bâtiment de l'administration et il a enlevé le mur. Donc ils mangent ensemble et ça marche très bien.

Le vrai problème, c'est qu'il faut parler des gens et leur demander des services. Il ne faut pas jouer à Saint Nicolas. On n'est pas là pour les aider. On les aide à être eux-mêmes en fait, on les aide à s'aider eux-mêmes. Parfois c'était difficile à avaler mais...

Il y a une valeur philosophique derrière ceci : l'aboutissement de la personne, plus que de la personne dans la société finalement ?

Oui c'est ça ! Les circonstances forment les gens, il y en a qui se révèlent, à ce moment-là, qui prennent des rôles qui sont acceptés par les mêmes. Il y a toujours moyen. Un peu plus, un peu moins, mais si on fait un pas dans la direction, ça veut dire qu'on quitte l'autre.

Tout à l'heure, vous parliez de style en disant que vous n'arriviez « pas à faire autrement avant » ; estimez-vous que, maintenant, vous arrivez mieux à faire de l'architecture participative sans lui imposer un style ou une forme en particulier ?
Je me suis fait entrepreneur, même un peu trop, mais ce n'est pas indispensable. Ailleurs on discute : je suis l'architecte, j'essaie d'abord d'expliquer à une réunion qui je suis, pourquoi je suis là, que je suis payé pour le faire. Dans des circonstances sociales normales, il faut dire ce qui se passe, alors je dis mon idée. J'en ai besoin, j'ai besoin de vous pour faire de la diversité, soyez divers et je ferai ce qu'il faut, mais je reste architecte, vous n'avez rien à dire, mais moi j'ai à écouter, donc on en est là.

Donc il n'y a jamais d'obligations formelles ou de désirs formels au début de la conception ?

Ce ne sont pas les habitants qui le demandent ? C'est ça ? Parfois oui.

Mais venant de l'équipe d'architectes, vous partez sans a priori formel ?

Je ne sais pas ce que vous appelez a priori.

Par exemple, je reçois un programme et j'ai toutes les règles en vigueur en France, qui sont extrêmement strictes pour faire de l'HLM de bonne qualité. Je ne peux pas y déroger, mais je peux faire une architecture différente. Et il faut l'inventer parce qu'elle existe et les moyens existent.

J'ai été invité comme *réfugié culturel* en France, à Cergy-Pontoise comme premier chantier, et en même temps en Hollande. Ce sont deux pays qui s'étaient vexés du fait qu'on nous foutait à la porte de l'Université Catholique de Louvain et on a pu y travailler toutes les années, même si maintenant c'est arrêté.

Une fois, nous avons eu un chantier de 125 logements à Haarlem, aux Pays-Bas. La moitié des maisons était à l'horizontale, toutes les mêmes, et l'autre moitié verticale, des étages tous les mêmes. C'était sur un canal le long d'une zone qui allait rester sauvage. Je leur ai dit que je voulais des logements différents, mais ils sont tous de 5 mètres 40 de toute façon. Toute la Hollande fait 5 mètres 40. Alors j'ai proposé de couper un morceau pour avoir un trajet plus simple pour se déplacer. Ils ont calculé, ils calculent tout ! Ils ont dit ça fait un pignon en

plus d'isolation, etc. donc ça fait autant de pourcent du budget. « Vous pouvez le faire », on a donc obtenu ça. J'avais mon ensemble de logements tout droit, j'ai donc fait démolir une partie et il me restait un tronçon tout seul, mis de travers de quelques degrés. Le patron m'a téléphoné en me disant « Un des bâtiments est de travers, est-ce que vous avez remarqué ? » J'ai dit « Oui ! » Il dit : « Mais pourquoi est-il de travers ? », j'ai dit : « Parce que j'ai besoin d'un bâtiment de travers ». « Ah, c'est bon ! » répond-il.

Et puis j'ai demandé à choisir des briques. Ils ont apporté trois échantillons et m'ont demandé lequel je choisisais. J'ai dit : « D'accord ! » Ils insistent : « Oui, mais lequel ? » J'ai répondu : « Comment ça, quelle question. Toutes les briques ! Évidemment. C'est le même prix. Alors pourquoi en choisir une seule ? » C'est idiot (rire) ! Et j'ajoute : « On a calculé, je crois, qu'avec 65 fenêtres différentes on s'en sortira. » « Ah non » dit-il ! Et moi : « Ne dites-pas non tout de suite. Discutons d'abord. » Leur idée était que ça coûterait trop cher. Mais aujourd'hui, c'est le standard qui coûte. Je leur ai demandé : « Vous êtes dans une industrie d'avant la guerre, vous ? » Je leur ai expliqué que dans la Forêt Noire en Allemagne, il y a une industrie qui produit un million de fenêtres par mois. Vous croyez qu'ils ont des « standards » là-bas ? Ils ont un standard de 2 cm, je leur reproche que ce ne soit pas 1 cm, mais pourquoi pas. ? Un listing reprend toutes les dimensions, telle commande va dans telle catégorie et le tout est automatique grâce à une machine à commande numérique. Ça ne vous coûte absolument rien, et le maçon, lui, il s'en fout, il met la fenêtre et il maçonne autour. Ils ont finalement accepté nos 65 modèles de fenêtres. Ça fait quelque chose, ce n'est pas de la participation d'habitants, mais ce n'est pas du respect de la règle.

Pour en revenir à l'enseignement, le processus de participation serait-il compliqué à mettre en œuvre durant les études d'architecture ?

Mais on le fait. Vous y êtes. Qu'est-ce qu'on fait pour le moment ? Ça ! Et je ne suis pas payé pour...

Il y avait un atelier à La Cambre qui essayait d'introduire des processus participatifs au sein de l'élaboration des projets d'architecture des étudiants. C'est-à-dire ?

Ça s'appelait « Architecture située ». C'était un atelier où la rencontre avec des habitants du quartier était apparemment souhaitée dans le processus d'élaboration du projet. Mais les enseignants se sont rendu compte que les habitants étaient beaucoup plus enclins à participer à la création du Master Plan, mais moins à l'architecture. Le soufflé est retombé à ce moment-là...

C'est là que ça craque ...

Nous avons vu un projet d'étudiant dans lequel les façades de Bruxelles s'inversaient dans un îlot. La surface appropriable devenait la façade à rue et les façades bourgeoises se renfermaient à l'intérieur des îlots.

Oui, c'est bien. Parce que Bruxelles devient habité. Voilà, je ne sais pas si ça vous aide, j'espère que ça vous tracasse plutôt !

Pour nous, la prochaine étape, c'est la sortie de l'école, des choix à faire, des valeurs à avoir, à mettre en place...

Il y a un aspect qu'il faut évoquer aussi et qui est quand même plus général, c'est que si ça devient habitable, on change le monde tout simplement. Or les villes ne le sont pas. Retourner les façades c'est très clair comme explication.

Le monde est important et, en principe, l'humanité en a encore pour un demi-siècle je crois, si tout va bien. On peut s'y prendre maintenant et c'est la condition pour y arriver, on ne fait pas sans les gens, on ne peut pas leur donner l'ordre d'être écolo, ils vont tricher s'ils sont obligés de le faire, donc il faut les rendre volontaires. Parce que les gens ne se sont pas groupés (même s'il y a des tas d'initiatives extraordinaires qui sont comme une mayonnaise tournée), il y a des grumeaux, pas de cohésion... Ça viendra peut-être parce que ce sont nos responsabilités, mais ça nous dépasse, tous nos matériaux et toutes nos techniques sont anti-mondiaux, anti-écologiques. La brique cuite est encore honnête parce que c'est une tradition, la terre crue c'est mieux.

Surtout en France avec sa culture du béton.

Le béton, le ciment... C'est 8% de la pollution de CO₂ etc. Le sable, pour le moment, on le vole en sacs à dos. Il n'y en a plus ! Et comme le désert n'a pas la bonne granulométrie, on vole le sable des plages. On pille les carrières de sable. Donc si même le sable devient rare, comment faire du béton ? On a bonne mine... Il y a moyen de construire sans dépenser. Vous connaissez certainement ce bâtiment, je crois qu'il a été terminé l'année dernière, qui fait 9 étages et est entièrement en bois. Certains calculs montrent que si vous utilisez du bois, par exemple, vous devrez prévoir une surface pour planter des arbres qui remplaceront le bois consommé par votre bâtiment pendant sa durée de vie. On peut faire des calculs faciles, des équilibres comme ça. Pour le bois, on peut le faire. Avec le béton pas !

Un ami nous a expliqué que l'application du Grenelle de l'environnement⁷, et donc la HQE, était particulièrement difficile, qu'il est difficile d'y intéresser les écoles d'architectures et les professeurs, et d'y sensibiliser le monde de l'architecture...

Oui, parce que c'était lui et parce qu'il était chargé de le faire ! Parce qu'il s'adressait à la direction forcément, il ne peut pas faire autrement et dès que la hiérarchie est là, c'est foutu ! J'ai fait une conférence à Nantes, à l'école

⁷ *Grenelle Environnement* est un ensemble de rencontres organisés en France visant à déterminer des objectifs et des options en termes d'environnement et développement durable. Deux lois, Grenelle I et Grenelle II, ont été adoptés mais le processus, les méthodes et les mises en application ont fait l'objet de nombreuses polémiques.

d'architecture, ils y étaient tous, ils sont 600 je crois et il y avait beaucoup de gens debout. J'avais rarement trouvé une attention aussi profonde, pas un bruit, ils comprennent et ils ont besoin de ça. Alors le Grenelle de l'environnement, c'est une merveille, mais ces moyens de communication-là, ils ne les ont pas ! Ils doivent se les créer.

Revenons sur l'institutionnalisation des processus de participation et des Comités de quartiers...

L'échelle des projets est un peu dérisoire. Mais pour parler d'éducation, je vous raconte un autre exemple. J'ai un copain ingénieur-architecte en Hollande à Maastricht, à Heerlen, où existe une Faculté d'architecture qu'il a fondée. Heerlen, c'est l'endroit des charbonnages, c'est la Hollande misérable. C'est pour ça qu'on a installé l'école d'architecture là. Son programme est très simple, il dirige la cinquième année, puis il va continuer sur les autres. Il faut faire du projet, vous choisissez lequel. Vous suivez le démolisseur, vous veillez à ce que les matériaux soient ré-employables, les châssis de fenêtres sont encore neufs, les portes, la charpente, etc. Et vous faites vous-même une maison à zéro consommation. Et si vous consommez quand même, vous n'avez pas le diplôme ! Quel que soit le dessin. Et ça marche, ce n'est pas parfait, évidemment mais ça marche.

Vous admirez l'urbanisme des bidonvilles et le désordre de la Belgique ?

Tout le paysage belge est insupportable aux Français et aux Hollandais. Pour eux, une telle variété, un tel mauvais goût ensemble, ça ne va pas ! Pourtant, c'est d'abord bien construit. On construit quand même mieux ici qu'en France et en Hollande. C'est très intelligent, mais c'est systématisé ; ici les maçons font encore des belles maçonneries, il n'y a rien à redire. Même si ce n'est jamais qu'une brique et pas un vrai appareillage. En fait, j'explique aux Français comment ça se passe dans l'habitat moyen : c'est un ménage moyen qui mobilise un terrain, qui va demander un prêt à la Caisse d'épargne, qui a besoin d'un plan d'architecte, qui sort de chez soi pour trouver le premier architecte venu, et c'est toujours un bon architecte. Les grands cabinets sont souvent très mauvais, mais ceux-là sont des artisans, ils connaissent beaucoup de choses.

J'ai des amis hollandais qui, au départ, étaient horrifiés par le paysage belge. Ils en étaient malades car chez eux tout est pareil, tout est normalisé. Avec le temps, en habitant ici, ils ont fini par aimer. Ils ne veulent plus retourner en Hollande. C'est même devenu impossible pour eux d'habiter en Hollande maintenant ! Quand même là, je les aime.

J'étais à Rennes invité par l'Université pour visiter un des premiers grands ensembles à réhabiliter. Il y avait un département de l'université qui fait de la sociologie et de la participation, et ils se sont chargés de questionner les habitants, etc. Mais là c'est scientifique, c'est encore pire que l'armée ! Vous vous trouvez au milieu d'une masse de sociologues, très intéressants, mais qui parlaient de choses que je ne comprends pas, que je ne connais pas. Et j'étais là pour être le témoin, donc je devais interrompre. Puis on m'a dit « Mais non, il faut questionner... » Alors j'ai répondu ceci : « Je suis une vieille dame d'origine portugaise et vous allez me construire une maison. Mon besoin de la patrie, de

la culture, etc. c'est d'avoir une espagnolette, une fenêtre qui s'ouvre comme ça, en ouvrant les rideaux, et j'ouvre les volets comme ça et je suis au soleil et j'ai quelqu'un en face. Est-ce que vous pouvez me garantir que j'aurai ça ? » Alors ils ont dû chercher qui allait répondre, mais personne n'a répondu.

Plus tard, j'ai été visiter la réalisation. Tout a été isolé, mais toutes les fenêtres sont identiques. Non seulement, ils n'ont pas changé les fenêtres, mais elles sont totalement régulières, sur les quatre faces, il n'y a pas de balcons. Quelques loggias sur une façade. C'est complètement blanc, et il y a une boîte d'entrée rouge et une autre noir et bleu. C'est de la réhabilitation. Moi, des gens pareils, je les mets en prison ! Ils étaient très fiers, ils ont eu une médaille parce que c'était joli. À ce compte-là, je préfère le paysage belge !

Vous connaissez l'agence Lacaton et Vassal ? Pourriez-vous nous donner votre point de vue sur leur travail ?

Oui, j'aime beaucoup. Bois-Le-Prêtre, vous connaissez ? C'est un ensemble d'HLM. C'est une tour, qui n'est pas tellement haute. Ils ont rénové en ajoutant deux à quatre mètres de planchers, vitrés, avec des jardins d'hiver. Je crois qu'ils démolissent l'ancienne façade une fois que c'est construit, pour que les séjours puissent s'ouvrir. J'ai visité leur exposition à la Cité de l'Architecture au Trocadéro de Paris. Ils ajoutent 30% de surface, mais ils réhabilitent quand même, ils ont dû changer les escaliers, les ascenseurs et ils doivent réparer la plomberie, l'électricité, etc. Ils doivent le faire, mais ils n'en n'ont pas parlé. Ils ont seulement parlé de l'addition et ils disent que c'est moins cher que de démolir et de refaire du neuf.

Le principe est intéressant, mais est-ce réellement vrai ? Que l'ensemble coûte moins ?

C'est ce que je pense. Je pense qu'ils trichent. Pas Lacaton et Vassal, mais l'administration triche. Par exemple, nous avons réhabilité une barre de logements aux usines Peugeot à Bethoncourt, près de Montbéliard. Sur quatre cages d'escaliers existantes, nous avons cassé complètement la première, la deuxième à moitié, la troisième un petit peu, et à la quatrième on a ajouté un étage de plus pour réaliser des duplex. On a pu rajouter 10 % de surface pour chaque appartement, ce qui est impossible dans un bâtiment régulier : on a donc créé du désordre pour arranger tout. Ça coûté entre les deux tiers et les trois quarts du coût d'une démolition et d'un nouveau bâtiment. C'est impossible à calculer parce qu'il y a des tas de choses faussées par les subventions, etc. Par exemple, on a des subventions dites PLA⁸ pour les bâtiments neufs et PALULOS⁹ pour la rénovation. On n'a pas voulu ces subventions-là parce qu'elles sont insuffisantes (comme c'est Bouygues qui fait les lois, le neuf est favorisé). Donc, on a obtenu ça. Le maître d'ouvrage m'a déclaré que c'était un cas de « démolition administrative ». Comme nous ne connaissions pas la notion, il nous a expliqué que c'était « une opération où on ne démolit pas complètement, mais on

8 PLA : Prêt locatif aidé, <http://politiquedulogement.com/dictionnaire-du-logement/a/aide-a-la-pierre/>

9 PALULOS : prime à l'amélioration des logements à usage locatif et occupation sociale, *ibidem*.

démolir tellement que ce qui reste ne vaut pas la peine, donc on a droit à des subventions du type PLA ». Le sous-préfet était d'accord avec ce principe car on lui avait raconté que le bâtiment vide ne valait plus rien. Après ils se sont aperçus que ce n'était pas correct. Je crois que c'est normal dans une comptabilité honnête. Si le calcul des coûts est faussé par les règles de subvention, ça ne colle pas. Donc [pour revenir à Bois-le-Prêtre] je crois qu'ils jouent là-dessus. Ils ne sont pas obligés de l'avouer, mais je n'ai jamais discuté avec eux. J'attends toujours de pouvoir le faire. D'abord [quand on considère] tout ce qui était à réhabiliter : plomberies, robinets, portes qui ne ferment plus, toutes les surfaces intérieures, etc. Or il faut le faire parce qu'on ne peut pas laisser les gens habiter dans de mauvaises conditions. Il faut aussi changer les ascenseurs, par exemple, ce n'est pas rien. Il y a du travail de gros-œuvre aussi. On ne peut pas dire que c'est « tout simple », qu'on ajouterait juste quelque chose sans toucher à rien. Et enlever la façade, je sais qu'ils l'ont dit, je ne sais même pas s'ils l'ont fait, mais ça m'a l'air romantique ça. !

Ce que Lacaton et Vassal ont fait ailleurs est remarquable. Il y a beaucoup de maisons spéciales en forme de vérandas ou de serres, des projets excellents comme le Palais de Tokyo, etc. Donc, je ne critique pas du tout, mais simplement je me pose des questions et je crois qu'agir comme ça n'a pas d'avenir. C'est mieux que de démolir et de recommencer en tous cas, mais pas dans ces chiffres-là. Je crois que ma manière d'intervenir est meilleure, parce qu'elle produit de la diversité là où eux n'en font pas. Ils s'interdisent d'en faire.

Cette diversité est à rechercher dans l'appropriation de la part des habitants ? C'est génial, ils les laissent libres d'être divers à l'intérieur ! Mais on ne peut pas les empêcher.

Il en est de même pour les serres ou les espaces en plus qu'ils mettent à disposition de l'appropriation des habitants ?
Ça c'est merveilleux !

Pourtant, c'est vrai que dans l'architecture en elle-même, il n'y a pas de diversité...

Non ... Et ce que je n'ai pas compris, mais ça doit être que ça a été loupé, c'est comment ils lavent les carreaux ? C'est une question que la ménagère pose ! Ils n'ont pas eu de ménagères, donc ils n'ont pas dû y répondre.

Nous avons eu des échos de l'école d'architecture de Nantes (réalisée par Lacaton et Vassal) où l'entretien n'a pas été prévu dans les budgets. Ils auraient apparemment pris toute la surface de la parcelle possible, avec ce qu'ils nomment « espace + » qui leur permet d'organiser des ateliers, etc. Sauf que ces surfaces n'ont pas été comptées dans l'entretien. Ils ont été obligés d'enlever des professeurs de première année en projet pour rajouter du personnel d'entretien. Même question, comment les « espaces + » des logements font-ils augmenter la taille des habitations de 30% de sa surface ?

Ils doivent baptiser ça autrement. J'ai donné un séminaire là, à l'école. L'idée est

merveilleuse d'avoir deux fois plus de surface et de pouvoir faire tout, mais ils n'en font rien. C'est vide !

Ils n'utilisent pas l'espace ?

Il y a un volume géant... Ce n'est pas un reproche parce que c'est probablement provisoire, il faut lancer les choses, il faut que ça mûrisse, qu'on ose.

Donc il y a la place pour le faire, mais qu'est-ce que c'est peu confortable ! Je crois qu'il faut attendre 10 à 15 ans, ça se révélera normalement... À part ça, je les aime bien !

Vous connaissez d'autres architectes qui sont dans votre sillage, dans la réflexion et dans le processus de participation ?

Il y en a, mais pas beaucoup. Il y a surtout Patrick Bouchain.

C'est curieux parce qu'il avait vu la Mémé en construction et il avait dit : « Je ne veux pas connaître cet architecte parce qu'il doit être fou ! Ou amer ». Un jour on m'a dit : « Tu dois rencontrer un type comme ça ». Alors, par erreur, j'ai été chargé de faire un numéro de la revue belge A+. On faisait sa publicité en disant qu'il y avait 14 000 abonnés, mais c'était compris dans la cotisation de l'Ordre des Architectes qui finançait. Il y avait les Wallons contre les Flamands, les Flamands contre les Wallons. Les Flamands ont gagné, mais ils n'avaient pas de programme, alors ils m'ont demandé alors de faire un numéro et je l'ai fait sur l'écologie¹⁰, il y a déjà quelques années.

J'ai écrit à Bouchain et pour me faire prendre un peu au sérieux – il ne me connaissait pas – je présente A+ comme une revue qui a 14 000 abonnés et qui est financée par l'Ordre des architectes. Alors, il m'a renvoyé ma lettre avec une note à la main en disant : « Je ne veux rien avoir à faire avec un Ordre des Architectes ». J'ai pris le crayon à mon tour et j'ai ajouté en dessous de sa remarque « Moi non plus ». J'ai renvoyé ça. Je n'ai donc pas vu Bouchain.

On m'a fait remarquer que j'allais rater quelque-chose. Plus tard, j'ai eu l'occasion de me rendre à Marseille, à la Belle de Mai. Il y avait un congrès dont il s'occupait. J'ai assisté à son discours, j'étais sur le cul. Comment pouvais-je ne pas le connaître un type comme ça ? J'ai galopé pour le trouver, mais il était déjà reparti. Ça a duré encore et puis on s'est tombé dans les bras. Et on ne s'est plus quittés !

Dans « Construire ensemble le grand ensemble », il y a une sorte de charte au début. Deux pages qui résument tout. Vous avez eu l'occasion de travailler avec lui ? Travailler, non. Il a beaucoup écrit à Actes Sud, il a beaucoup publié.

Dans mes articles, j'essaie de mettre des noms pour qu'on soit curieux et que le lecteur se renseigne. Connaissez-vous Joachim Eble ? Et Jacques Couelle ?

Et Peter Hubner ? Il a participé à un concours dans la Ruhr pour une grosse école composée de huit ailes de classes et d'une partie publique¹¹. J'étais dans le jury

¹⁰ A+, n° 156, 1999

¹¹ C'est l'École Évangélique à Gelsenkirchen – Bismarck réalisée dans le cadre de l'IBA Emscher Park entre 1997 et 2004.

et il a gagné. Il dessine bien, c'est un des premiers à utiliser l'informatique. Le projet se développait autour d'une rue avec tous les équipements et elle permettait l'accès à tous les locaux et aux huit ailes différentes avec toutes les classes et toutes les dépendances. Une aile était dessinée soigneusement et les autres en pointillées. Alors les membres du jury ont dit : « Mais ce n'est pas recevable, il se paie notre tête ». J'ai répondu : « Non, lisez les textes. Il dit, j'ai besoin d'avoir sept autres architectes que je vais choisir pour faire huit architectures de classes différentes ».

Alors les autres ont dit : « Mais on le paie pour qu'il fasse ça lui-même ».

Finalement ils avaient du respect pour l'étranger, c'est-à-dire moi. Je leur ai demandé : « je serai d'accord avec vous quand vous me montrerez le point du règlement qui dit que l'architecte doit dessiner le tout et que le pointillé est interdit ». Ils ont vérifié le règlement, mais évidemment ils n'ont rien trouvé. Avec honnêteté, ils ont conclu : « Bon, alors il faut discuter comme s'il était recevable ». Alors on a discuté et Hübner a été lauréat.

Il m'a envoyé une publication quand l'école était finie. On n'y voit que des enfants, qui travaillent à l'école, qui clouent, qui font des choses. Le corps professoral de cette communauté protestante avait une belle relation avec les enfants, qui étaient actifs dans le projet. C'est quelque chose de tout à fait différent de ce qu'on a l'habitude de connaître. Et quel climat de communication il y avait avec l'architecte !

Il n'y a pas beaucoup d'architectes étrangers que je conseille.

Et c'est spécial aussi parce que c'est une approche vivante, comme le club de jeunes qui finit avec une tête de dinosaure¹²... C'est permis !

Il m'avait montré un autre projet qui se développait en rond avec des panneaux de bois et des charpentes.

Je lui ai dit : « je ne reconnais pas bien la précision de la main d'œuvre allemande ». Il répond : « Oui évidemment ! Mais ce sont des handicapés qui l'ont construit ». C'est vrai, c'est une construction pour les handicapés, il les a mis au travail, c'était un ancien bâtiment, un hangar avec des charpentes en bois.

Bon, c'est de l'architecture, ça !

12 Il s'agit du Centre pour les jeunes de Stammheim en Allemagne, réalisé en auto-construction avec l'aide du bureau Hübner Architects

L'entretien avec Lucien Kroll nous a permis de nous rendre compte qu'un grand nombre des points dont nous voulions discuter avec lui étaient apparus naturellement pendant le dialogue tant il lui tient à cœur de communiquer ses idées.

La participation semble être pour lui une manière de regrouper tous les thèmes, tous les processus et toutes les manières de faire de l'architecture qui l'intéresse. La « vicinitude », l'incrémentalisme dans ses projets passés ou encore l'enseignement de la profession sont des thèmes que Lucien Kroll aborde presque naturellement quand il nous parle de ses projets, de sa manière de voir ou de faire de l'architecture. C'est ce qui rend son point de vue radical sur certaines choses, une manière de faire presque sans concession sur certains points.

Pour conclure, cet entretien nous aura permis de rencontrer un architecte qui semble tout faire pour être fidèle à ses principes au long de sa carrière, et qui est en quelque sorte devenu l'une des figures les plus importantes de cette manière de voir l'architecture : la participation. Son discours semble s'y être conformé, et sa manière de raconter ne va que dans le sens de cette pensée. Nous nous sommes rendus compte que sa vision des choses était sensiblement différente de celle que nous pratiquons dans notre formation, comme si l'architecture ne pouvait pas s'enseigner par la théorie, mais plutôt par la pratique du terrain, des habitants, des matériaux... Chaque projet semble être, dans le discours de Lucien Kroll, un nouvel enjeu et un nouvel environnement, qui pourrait presque faire naître du logement quasiment sans l'aide de l'architecte, où son rôle devient uniquement celui d'un accompagnateur, d'un guide pour aider les gens à s'approprier l'espace et le paysage.



11-13

11-13 Lucien Kroll, La Maison familiale, École à Braine l'Alleud, 1965 - Photo Maurizio Cohen



14-15

14-15 Voisinage Berlaimont, Geyskens, Auderghem (Bruxelles), 1961 - Photo Maurizio Cohen



16

16 Monastère dominicain, Ferme de Froidmont à Rixensart, 1975. L'église - Photo Maurizio Cohen 17 Monastère dominicain, Ferme de Froidmont à Rixensart, 1975. Les appartements et le nouveau restaurant - Photo Maurizio Cohen 18 Monastère dominicain, Ferme de Froidmont à Rixensart, 1975. La bibliothèque - Photo Maurizio Cohen 19 Maison des dominicaines (auj logements), Ottignies, 1974 - Photo Maurizio Cohen



17-18



19